

LARS KEPLER

L'Hypnotiseur

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson et Pascale Rosier

ACTES SUD

Comme le feu, exactement comme le feu. Ce furent les premiers mots du garçon hypnotisé. Malgré des blessures mortelles – des centaines de coups de couteau au visage, sur les jambes, le tronc, le dos, sous les pieds, sur la nuque et derrière la tête –, on l'avait plongé dans une hypnose profonde dans l'espoir de voir ce qui s'était passé à travers ses yeux.

— J'essaie de cligner des yeux, dit-il d'une voix tremblante. J'entre dans la cuisine, mais quelque chose ne va pas, ça crépite entre les chaises et des langues de feu lèchent le sol.

L'agent de police qui l'avait découvert parmi les autres corps dans la maison d'un lotissement l'avait cru mort. Il avait perdu beaucoup de sang, était en état de choc et n'avait repris connaissance que sept heures plus tard.

Il était le seul témoin survivant et l'inspecteur principal Joonas Linna se disait qu'il serait peut-être en mesure de donner un signalement valable. L'auteur du crime avait eu l'intention de tous les assassiner, il était donc tout à fait possible qu'il n'ait pas pris la peine de se cacher le visage pendant l'acte.

Mais, si les circonstances n'avaient pas été si exceptionnelles, personne n'aurait jamais eu l'idée de faire appel à un hypnotiseur.

Dans la mythologie grecque, le dieu Hypnos est un garçon ailé qui tient des fleurs de pavot dans la main. Son nom signifie "sommeil". Il est le frère jumeau de la mort et le fils de la nuit et de l'obscurité. Le terme "hypnose" dans son acception moderne est employé pour la première fois en 1843 par le chirurgien écossais James Braid pour décrire un état proche du sommeil caractérisé par une conscience aiguë et une grande réceptivité.

S'il est aujourd'hui scientifiquement prouvé que presque tout le monde peut être hypnotisé, les avis diffèrent toujours quant à l'utilité, à la fiabilité et aux risques de l'hypnose. Cette ambivalence est probablement due à l'usage abusif de l'hypnose par des imposteurs, des prestidigitateurs et des services de renseignements de par le monde.

Techniquement, il est aisé de projeter quelqu'un dans un état de conscience hypnotique ; le défi consiste à contrôler son déroulement, guider le patient, analyser et traiter les résultats. Seule une grande expérience et de sérieuses compétences permettent de maîtriser réellement l'hypnose profonde. Dans le monde entier, il n'existe qu'une poignée de véritables experts médicaux de l'hypnose.

Lundi 7 décembre, dans la nuit

La sonnerie du téléphone arrache brusquement Erik Maria Bark à son rêve. Sortant de son sommeil, il s'entend dire avec un sourire :

— Des ballons et des serpents.

Affolé par ce réveil soudain, son cœur se met à battre la chamade. Erik ignore ce qu'il voulait dire par ces mots, il n'a pas la moindre idée du contenu de son rêve.

Pour ne pas réveiller Simone, il se glisse hors de la chambre et referme la porte derrière lui avant de décrocher.

— Erik Maria Bark.

Un inspecteur du nom de Joon Linna lui demande s'il est suffisamment réveillé pour assimiler une information importante. Pendant qu'il écoute l'inspecteur, ses pensées continuent à plonger dans le vide obscur laissé par le rêve.

— J'ai entendu dire que vous étiez compétent dans le traitement des traumatismes aigus, dit Joon Linna.

— Oui, répond sèchement Erik.

Il prend un calmant. L'inspecteur explique qu'il a besoin d'interroger un garçon de quinze ans qui a été témoin d'un double homicide. Malheureusement, il est grièvement blessé. Son état est instable, il est inconscient et en état de choc. On l'a transféré cette nuit du service neurologique de Huddinge à l'unité de neurochirurgie de l'hôpital universitaire Karolinska, à Solna.

— Qui est le médecin de garde ? demande Erik.

— Daniella Richards.

— Elle est très compétente et je suis certaine qu'elle saura...

— C'est elle qui m'a demandé de vous appeler, l'interrompt l'inspecteur. Elle a besoin de votre aide et c'est assez urgent.

Erik retourne chercher des vêtements dans sa chambre. Le rai de lumière d'un réverbère tombe entre les deux stores. Simone est allongée sur le dos et lui adresse un regard étrange, vide.

— Je ne voulais pas te réveiller, dit-il à voix basse.

— Qui c'était ?

— Un policier... un inspecteur, je n'ai pas retenu son nom.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je dois aller à l'hôpital Karolinska. Ils ont besoin d'aide pour un garçon.

— Il est quelle heure ?

Elle regarde le réveil et ferme les yeux. Il remarque que le pli du drap a laissé des stries sur ses épaules couvertes de taches de rousseur.

— Dors maintenant, Sixan, chuchote-t-il.

Erik emporte ses vêtements dans le vestibule, allume la lumière et s'habille rapidement. Une lame luisante en acier scintille derrière lui. Erik se retourne et voit que son fils a accroché ses patins sur la poignée de la porte pour ne pas les oublier. Bien qu'il soit pressé, Erik va jusqu'au placard, tire la malle et trouve les protège-lames. Il les accroche sur les lames tranchantes, pose ensuite les patins sur le tapis du couloir et quitte l'appartement.

Il est trois heures du matin, le mardi 8 décembre, quand Erik Maria Bark s'installe dans sa voiture. La neige tombe lentement du ciel obscur. Un calme absolu recouvre tout. Les lourds flocons s'étalent paresseusement sur la rue déserte. Il tourne la clé de contact et de douces vagues de musique envahissent l'habitacle : Miles Davis, *Kind of Blue*.

Il roule à travers la ville endormie, depuis Luntmakargatan, le long de Sveavägen, jusqu'à Norrtull. Il devine la baie de Brunnsviken, telle une grande ouverture obscure derrière le rideau de neige. Il pénètre lentement dans l'enceinte de l'hôpital, passe entre les pavillons annexes Astrid-Lindgren et la maternité, laisse derrière lui les services de cancérologie et de psychiatrie et se gare à sa place habituelle devant l'unité de neurochirurgie. Il sort de la voiture. Les lueurs des réverbères se reflètent dans les fenêtres du vaste complexe. Seules de rares voitures sont garées sur le parking des visiteurs. Les merles volent d'arbre en arbre, leurs ailes bruissent dans l'obscurité. Erik note que le grondement de l'autoroute n'est pas encore audible à cette heure-ci.

Il introduit son laissez-passer, tape le code à six chiffres, entre dans le hall, prend l'ascenseur jusqu'au cinquième étage et traverse le couloir. Les néons du plafond clignotent sur le lino bleu du sol, qui brille comme de la glace dans un fossé. Ce n'est qu'à cet instant qu'il ressent le contrecoup de la poussée d'adrénaline. Il dormait si bien que la douce sensation du sommeil n'a pas encore tout à fait disparu. Il longe le bloc opératoire, passe devant les portes de l'énorme caisson hyperbare, salue une infirmière et se remémore une fois encore ce que l'inspecteur lui a raconté au téléphone : un garçon en sang, le corps entièrement tailladé, noyé de sueur, refusant de s'allonger, agité et assoiffé. On tente de lui parler, mais son état se détériore rapidement. Il sombre dans l'inconscience, son cœur s'emballa et le médecin de garde, Daniella Richards, prend la bonne décision en ne laissant pas l'inspecteur parler au patient.

Deux policiers en uniforme sont postés devant l'entrée de la salle N18. Tandis qu'il s'approche, Erik croit déceler une certaine inquiétude sur leur visage. Peut-être sont-ils tout simplement fatigués, pense-t-il en s'arrêtant devant eux. Ils regardent rapidement sa pièce d'identité avant d'appuyer sur un bouton. La porte s'ouvre en bourdonnant.

Erik entre, serre la main de Daniella Richards et remarque les lignes de tension autour de sa bouche, le stress contenu de ses mouvements.

— Prends un café, dit-elle.

— On a le temps ?

— J'ai maîtrisé le saignement du foie.

Un homme d'environ quarante-cinq ans, jean et veste noire, tape sur la machine à café. Il a des cheveux blonds ébouriffés, les lèvres pincées, l'air grave. Erik se dit qu'il s'agit peut-être de Magnus, le mari de Daniella. Il ne l'a jamais vu, sinon sur une photo dans le bureau de Daniella.

— C'est ton mari ? demande Erik en le désignant d'un geste.

— Pardon ?

Elle semble à la fois amusée et surprise.

— Je pensais que Magnus t'avait peut-être accompagnée.

— Non, dit-elle en riant.

— Tu es certaine ? Je peux lui demander, plaisante Erik qui commence à marcher vers l'homme.

Le portable de Daniella sonne. Elle l'ouvre.

— Arrête, Erik, dit-elle en riant avant de coller le téléphone contre son oreille pour répondre. Oui, Daniella.

Elle écoute mais n'entend rien.

— Allô ?

Elle attend quelques secondes, lance un *aloha* plein d'ironie, puis raccroche. Elle referme le téléphone et rejoint Erik. Il s'est approché de l'homme blond. Le distributeur de café bourdonne et chuinte.

— Prenez un café, dit l'homme en tentant de placer la tasse pleine dans la main d'Erik.

— Non, merci.

L'homme goûte le café et sourit, de petites fossettes lui creusent les joues.

— Délicieux, dit-il en essayant de nouveau de lui donner la tasse.

— Je n'en veux pas.

L'homme boit encore un peu, tout en observant Erik.

— Je peux vous emprunter votre téléphone ? demande-t-il soudain. Si cela ne vous pose pas de problème. J'ai oublié le mien dans la voiture.

— Du coup vous voulez emprunter le mien, lance Erik d'un ton sec.

L'homme blond hoche la tête et le regarde avec des yeux clairs, gris comme du granite poli.

— Vous pouvez de nouveau emprunter le mien, dit Daniella.

— Merci.

— Je vous en prie.

L'homme blond récupère le téléphone, le regarde et lance un coup d'œil à Daniella.

— Promis, je vous le rends, dit-il.

— Vous êtes le seul à vous en servir de toute manière, plaisante-t-elle.

Il émet un petit rire et s'éloigne.

— C'est forcément ton mari, dit Erik.

Elle secoue la tête en souriant, elle a soudain l'air très fatiguée. Elle s'est frotté les yeux et a étalé de l'eye-liner argenté sur ses joues.

— Tu veux que je jette un œil sur le patient ? demande Erik.

— Volontiers.

— Puisque je suis là, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Erik, j'aimerais beaucoup avoir ton avis, je ne sais pas trop quoi faire.

Elle ouvre la lourde porte silencieuse et il la suit à l'intérieur de la chambre chaude qui donne sur le bloc opératoire. Un garçon mince est allongé dans le lit. Deux infirmières pansent ses blessures. Une centaine d'entailles et de coups de couteau recouvrent la moindre parcelle de son corps. Sous les pieds, sur la poitrine et le ventre, sur la nuque, au sommet du crâne, sur le visage, les mains.

Son pouls est faible mais très rapide. Ses lèvres sont grises comme de l'aluminium, il transpire, ses paupières sont serrées. Le nez semble cassé. Un saignement s'épand sous la peau tel un nuage noir, depuis le cou jusque sur la poitrine.

Malgré les blessures, Erik remarque la beauté du visage.

A voix basse, Daniella décrit l'évolution de l'état du garçon, quand soudain un bruit de coup la fait taire. L'homme blond est revenu. Il leur fait signe à travers la porte vitrée.

Erik et Daniella échangent un regard et quittent la salle d'examen. L'homme blond se tient de nouveau près du distributeur de café grésillant.

— Un grand cappuccino, dit-il à Erik. Vous en aurez besoin avant de rencontrer le policier qui a trouvé le garçon.

A cet instant seulement, Erik comprend que l'homme blond est l'inspecteur qui l'a réveillé moins d'une heure auparavant. Son accent finlandais était moins prononcé au téléphone, ou peut-être qu'Erik était trop fatigué pour le remarquer.

— Pourquoi est-ce que je devrais rencontrer le policier qui a trouvé le garçon ? demande Erik.

— Pour comprendre pourquoi j'ai besoin de l'interroger...

Joona s'interrompt quand le téléphone de Daniella se met à sonner dans la poche de sa veste. Il le sort, ignore la main tendue de sa propriétaire et regarde rapidement l'écran.

— C'est probablement pour moi, dit Joona en décrochant. Oui... Non, je le veux ici. OK, mais ça c'est pas mon problème.

L'inspecteur sourit en écoutant les objections de son collègue.

— Mais je suis sur un truc, répond Joona.

La personne à l'autre bout du fil crie quelque chose.

— Je fais ça à ma façon, dit Joona d'une voix calme avant de raccrocher.

Il rend son téléphone à Daniella et la remercie d'un signe de tête.